

Extrait de *Rives d'où je vous veille*, de Jean Baptiste LANNE (France), éditions Présence africaine (France)

Ces palpitations sont des signes de la *ville qu'on aurait voulue, ou qui aurait dû, ou qui aurait pu*, de simples frémissements... des événements si rares ... une ville qui transpire d'une autre ville, par tous ses pores !

- Tu as palé de femmes, Joro, s'il te plaît, donne-moi leurs noms.

Là-dessus, mon Conteur a éclaté d'un rire sonore, qui m'a aussitôt désarmé. Il a haussé ses épaules, m'a coiffé d'une petite tige sur le haut du crâne, puis a tiré une bouffée sur sa cigarette, disparaissant derrière une volute.

- Et il te les a donnés ? Les noms ? Juste après t'en avoir parlé ?

Le Père Etienne semblait revenir de loin. Il s'était reculé, enfoncé dans son fauteuil pour me laisser raconter mon histoire, émettant à peine quelques renfrognements. Tandis que je parlais de mon Conteur, son front s'était peu à peu dissous dans le halo des lampions d'Abeisha, la forme de ses lèvres s'était floutée, de telle sorte que sa voix me parvenait à présent comme celle d'un inconnu me tapotant sur l'épaule, me sortant par accident d'une conversation menée en compagnie de moi-même.

- Les noms, Gabriel ! Il te les a donnés ?

- Bien sûr que non. Pas tout de suite. Il m'a dit que je n'étais pas prêt pour ça. Qu'elles n'étaient pas – c'est le mot qu'il a utilisé – *assez accoutumées* à moi. « Laisse-les venir, me disait-il. Elles viendront te chercher. » Et chaque soir, presque chaque soir lors de mes visites discrètes à la station-service, je trouvais mon Conteur accoudé sur son taxi et le pressais de la même demande : « Donne-moi les noms, Joro. Donne-moi les noms de celles qui trouent mes cartes. » Je n'obtenais rien d'autre qu'un sourire, et le rideau moqueur de sa visière.

Abeisha s'était assoupi. Les clients avaient quitté les lieux, laissant les bouteilles de gwagwa aux mouches et aux coléoptères du soir. Allongé sur le tapis du billard, un torchon sur les yeux, BienAimé somnolait, le corps droit comme une allumette. Sa raideur l'accompagnait jusque dans les songes. Sans nous prêter attention, Domfleury comptait ses recettes derrière le comptoir. Il sortait du tiroir-caisse des liasses de billets poisseux qu'aussitôt il glissait dans toutes sortes d'interstices du bar, l'œil méfiant.

Je fixais le Père Etienne. A cette heure, je savais qu'il n'était déjà plus à Abeisha, mais à Luanda au beau milieu de son *Musseque Norde*, comme chaque nuit arpentant encore et encore une ville ne cessant de se défaire sous ses pas. Je l'observais, lui, les paupières mi-closes, touchant les murs, les corps, les animaux de son petit bout de ville, ses baskets hautes maculées de boue, le col tiré, les mouches à l'assaut de chaque coin de peau, s'efforçant de retrouver le chemin de sa *Radio Ecclesia* et rencontrant des visages d'hébété – C'est moi, Etienne, est-ce que vous me reconnaissez ? S'il vous plaît, est-ce que me reconnaissez ? – face aux silences

contrits levant la tête, cherchant dans le ciel des traces, le halo fantomatique des pales, simplement le ballet aéroporté des Alouettes qui dessinait, en arabesques légères, la grâce inexplicée de la mort. A cette heure, je savais que le Père Etienne se trouvait désormais à mille lieues de moi et que s'il m'avait laissé parler, raconter mon histoire presque d'une traite, c'est qu'un temps sans doute il avait espéré que mes cartes inexactes l'arracheraient un peu de la terre de Luanda, inexacte elle aussi, mais pour les seuls battements de son cœur.

-Certaines villes battent pour nous à contre-temps, Gabriel... c'est la chose. Toute la chose. Allez viens. Un taxi nous attend.

Ses mains lourdes s'étaient refermées sur elles-mêmes. Il s'est levé, à secoué son vieux corps, s'arrachant aux craquements du fauteuil d'osier. Avec soin il a épousseté sa veste de treillis, saisi l'une des dernières bouteilles gwagwa, puis je l'ai aidé à remonter la longue treille menant à la rue. Dodelinant de la tête, il me répétait des bribes de mots entrecoupés de ronchonnements : « Cette ville a le cœur souterrain, gamin ... il faut passer par les soupiriaux, les conduites, les trous de rats. Se faire petit, tout petit. » Et encore : « Il faut être le rat des rats, Gabriel... Tout petit petit. »

Pages 180-183
Tous droits réservés